



Budapestre vonatkozó újságcikkek

Szerző: *Dave Pierre*
Cím: *Sur la route des Balkans*

Forrás: *Le Soir*

Bruxelles 1923. 9. 30.

(Idő)

(Köt. v. fü.)

Osztályozás

Tárgy

910.2

Hely

Idő

" 1923 "

Személy

LE SOIR DANS LE PROCHE-ORIENT

SUR LA ROUTE DES BALKANS BUDAPEST EN 1923

Sur le Danube.

Pour me rendre de Vienne à Budapest, j'ai emprunté la voie du Danube. Parti de la capitale autrichienne par une pluie battante, j'ai vu bientôt le soleil paraître sur les ruines moyenâgeuses qui couronnent les monts en bordure du grand fleuve.

Quinze heures de navigation sur un excellent bateau devaient m'amener le soir en Hongrie. Les rives, très éloignées l'une de l'autre, sont cachées par des îles, sont très boisées. Les villages sont rares et le bateau aborde peu souvent.

Quelques arrêts intéressants. Voici Pozsoni (Presbourg), où nous rejoignons le territoire de la Tchéco-Slovaquie, que nous allons long-

nement longer. Le Danube devient frontière entre la nouvelle République et la Hongrie; puis c'est Komarom (Komorn), et, enfin, nous pénétrons tout à fait dans les eaux hongroises. C'est Esztergom (Gran) qui nous montre dans le soir tombant les coupoles de sa vieille église des rois...

Beaucoup de monde à bord. Bon nombre de paysans, dont un groupe, qui doit appartenir à une confrérie locale, voyage avec drapeau et trompettes; certains de ses membres portent un large feutre à plume rouge et un baudrier de soie écarlate. Une mission d'hommes d'affaires japonais, quelques Américains.

J'ai lié connaissance avec un vieillard à l'aspect distingué et aux vêtements pauvres. J'apprends — car il parle français à la perfection — que c'est un Hongrois, professeur d'Université. Il est charmant, cultivé et fort courtois, mais je sens tout de suite que j'ai devant moi un nationaliste acharné. Il essaye de me démontrer que c'est la France qui, d'accord avec la Russie, a voulu la guerre; que l'entreprise de la Ruhr entrainera cette pauvre France dans une guerre avec l'Angleterre; qu'un nouveau conflit est, à bref délai, inévitable, et que ce jour-là la Hongrie recouvrera fatalement ses anciennes frontières. Sa voix vibre quand il

me parle des Tchèques, et toute sa douceur de vieil homme de science ne peut l'empêcher de laisser apparaître sa haine contre « ces traîtres », à qui il attribue tous les malheurs de son pays.

Je m'aperçois bien vite que la passion de patriote de mon interlocuteur lui a donné quelques idées singulières, et quand il me dit: « Vous verrez que l'Angleterre n'abandonnera jamais Calais », je ne puis m'empêcher de lui répondre:

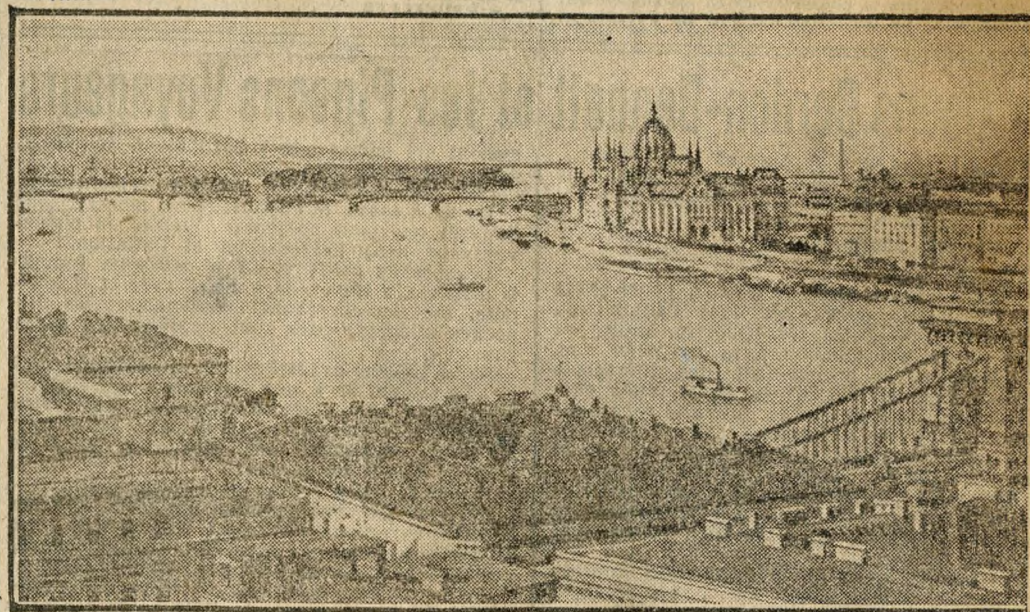
- Comment, abandonner Calais...?
- Oui; retirer ses troupes de Calais...
- Mais l'Angleterre n'a pas de troupes à Calais; elle n'y a pas même un seul soldat.
- Vous vous trompez; elle y tient garnison.
- Je vous demande pardon, je sais que...
- Jeune homme, vous êtes très mal renseigné par la presse chauvine de vos pays, me dit péremptoirement le professeur, du ton sévère dont il m'aurait dit: « Vous ne connaissez pas un mot de la matière de votre examen. »

Comme il avait l'air d'un très brave homme, je ne voulus pas lui faire de peine en insistant trop...

Il est cependant un point de la conversation de cet interlocuteur qui m'a frappé, c'est quand, en longeant les rives tchéco-slovaques, il m'expliqua combien cette frontière, qui laissait seuls, au Nord, de purs Hongrois, était arbitraire.

J'ai pu, plus tard, me convaincre que sur ce point mon vieux professeur nationaliste avait raison. Je pense qu'il n'est possible de légitimer l'adoption du Danube comme limite partielle entre la Tchéco-Slovaquie et la Hongrie que par des raisons stratégiques. Les raisons ethnographiques ne peuvent aucunement l'expliquer.

Mais il était 10 heures du soir, et nous approchions de Budapest. Le fleuve était à chaque coude plus large. Le temps était devenu splendide.



LE DANUBE A BUDAPEST. — DANS LE FOND, LE PARLEMENT HONGROIS.

Des lumières de plus en plus nombreuses se montrèrent sur les rives et escaladèrent les montagnes. Des dômes se détachèrent sur le ciel clair de la nuit, les aiguilles de pierre du Parlement gothique piquèrent les étoiles; nous passâmes sous des ponts énormes et nous débarquâmes dans la capitale.

Budapest, ville magyare.

Bude et Pest, se faisant face sur les rives du fleuve majestueux, qui est trois ou quatre fois aussi large que la Seine à Paris, reliées par des ponts suspendus, forment une des plus belles capitales de l'Europe. Le Parlement est d'une splendeur extrême, et le Palais, perché sur sa montagne qui domine toute la ville, offre des lignes harmoniques qui en font une couronne posée au faite du royaume.

Que l'atmosphère d'ici est différente de celle de Vienne! Bien moins internationale, Budapest, qui est devenue, enfin, une ville magyare, libérée de toute attache autrichienne, se grise de sa nationalité; parfois celle-ci atteint, dans les détails, les manifestations d'un chauvinisme un peu ridicule: l'idée de traduire, en langue étrangère, une inscription ou une indication hongroise constituerait pour le Magyare qui a retrouvé sa libre nationalité comme un crime envers celle-ci.

Ici, pas plus qu'à Vienne, on n'aperçoit pas d'abord de misère. La vie semble normale. Mais il ne faut pas examiner longuement les choses pour s'apercevoir que les apparences sont trompeuses.

Il y a un grand déséquilibre. Mais le Hongrois, très fier, ayant une idée tout à fait supé-

rieure de lui-même, fera tout au monde pour « paraître ». On s'imagine mal ce que représentent de sacrifices pour certains les vêtements élégants, ou simplement corrects, qu'ils aiment à porter avec désinvolture. Et dans leur vie sociale, politique ou économique, ils font, au premier abord, preuve de la même discrétion. Cependant, un haut fonctionnaire me confiait un jour que, pour acheter à sa petite fille un paletot, il avait dû sacrifier les six cent mille couronnes de tout un mois de son traitement. J'ai rencontré un colonel qui, pour vivre, écrivait des faits divers dans les journaux, et des filles d'amiraux et de généraux qui étaient dactylographes dans des administrations.

La Hongrie, contrairement à ce qui apparaît en Autriche, ne s'est pas encore adaptée du tout à sa situation nouvelle.

Les secousses ont été trop violentes. A l'amollissement d'une paix dans une situation privilégiée ont succédé la guerre et la défaite. Puis ce furent les troubles sociaux, le gouvernement dictatorial de cet orgueilleux, criminel et incapable qu'était le comte Karolyi, et l'oppression sanglante de Bela Kun et de ses bolchevistes, le désastre financier, les tentatives, enfin couronnées de succès, de la contre-révolution blanche menée par l'amiral Horthy, les essais inconsidérés de restauration de Charles de Habsbourg...

Tout parle encore de ces émouvants souvenirs dans cette ville qui ne veut pas accepter sa défaite. Je suis descendu à l'*Hôtel Hungaria*, dont, un jour de révolution, tous les voyageurs furent chassés, et qui devint, durant des mois, le quartier général des bolchevistes. Dans ces salles, où se presse à nouveau une foule élégante, Bela Kun réunissait ses commissaires du peuple et la troupe sanglante des « Amis de Lénine ». Des fenêtres de ma chambre, qui domine le Danube, je puis voir l'emplacement où des navires armés par les contre-révolutionnaires vinrent un jour bombarder l'hôtel. Aujourd'hui, à cette même place, sont amarrés deux petits stationnaires de la marine française, qui exercent une surveillance dont doit beaucoup souffrir la fierté des habitants. Par au-dessus se dresse le Palais, où l'homme mystérieux, le maître, l'amiral Horthy, règne, en place du roi absent...

Cette belle ville est fort animée. Beaucoup de nouveaux riches, d'assez nombreux étrangers font circuler beaucoup d'automobiles. De jolies femmes, élégantes, se promènent, à midi et le soir, au quai François-Joseph, que l'on appelle en cet endroit le Corso. Il n'y a guère plus de mendiants qu'à Vienne, et, dans les quartiers ouvriers, hommes et femmes semblent être dans une situation relativement convenable.

Est-ce aussi l'indice d'une mentalité? Mais ici, contrairement à ce qui se passe à Vienne, on voit encore beaucoup d'officiers, la poitrine barrée de décorations de guerre, le col haut, la démarche raide.

Dès la première heure de mon arrivée, dans la rue, une dame est venue à moi et m'a vendu, au profit des mutilés, des cartes postales de propagande où l'on voit la Hongrie crucifiée, ou bien l'amiral Horthy avançant à cheval sur un tapis de roses et de lauriers, ou bien les armes de la Hongrie mutilées et la couronne de saint Etienne renversée. A Vienne, le public regarde l'étranger comme un ami, peut-être comme un sauveur. Ici, on ne le bouscule pas, mais on ne lui témoigne que de la froideur. Je ne parle pas, bien entendu, de l'exception que constituent quelques hôtes charmants. La guerre, décidément, n'est pas encore oubliée à Budapest: chacun vit dans l'attente de l'événement qui permettra de restaurer demain la Hongrie, royaume sans roi, dans les plus larges frontières...

J'ai confirmé pareilles impressions au cours des conversations que j'ai eues, dans la suite de mon séjour, avec différentes personnalités politiques. Leur accueil à toutes fut charmant, mais, ainsi que je le dirai bientôt, toutes aussi m'ont laissé apparaître plus ou moins ce désir, dangereux peut-être, mais bien légitime de leur part, de voir un jour prochain modifier à leur profit une situation qu'ils s'obstinent à considérer comme toute transitoire.

Pierre DAYE